

**« Susan STRYKER et Aren Z. AIZURA (DIR.),  
The Transgender Studies Reader 2, New York, Londres,  
Routledge, 2013 »**

Guillaume Roucoux

Tout aussi dense et stimulant que le premier *reader* consacré aux *Transgender Studies* (Stryker & Whittle, 2006), ce deuxième volume couvre des thèmes variés et innovants comme l'économie politique radicale (partie 1), les productions culturelles (partie 2), l'humanimalité (partie 3), les transféminismes (partie 4), les dialogues intercommunautaires (partie 5), la temporalité et l'histoire (partie 6), l'(im)matérialité et les déplacements (parties 7 et 8), la biopolitique et le changement social (parties 9 et 10). Ce sont au final cinquante chapitres – inédits pour la plupart – qui témoignent de l'institutionnalisation réussie des études trans et de leur effervescence contemporaine en Amérique du Nord. Si tous mériteraient que l'on s'attarde à les présenter un par un, en restituer la totalité en deux milles mots paraît impossible. Par conséquent, cette recension se focalisera uniquement sur les cinq chapitres de la partie consacrée au thème de ce numéro : « Transfeminisms ».

Soyons clair·e dès à présent, il serait vain d'y chercher un consensus, ou même un débat, sur la définition des transféminismes, car à l'exception d'une personne, aucun·e auteur·e n'en propose. L'historien·ne Anne Finn Enke et la biologiste, artiste et activiste Julia Serano sont les seules à être présentées comme transféministes dans leur chapeau respectif. Et Enke reste la seule personne à s'exprimer explicitement « à travers la lentille de la théorie et des politiques trans, *queer*, handi et féministes – ce qu'[iel] appelle le transféminisme » (p. 235). L'omission d'une définition en introduction du volume et l'absence d'une discussion explicite sur les enjeux propres aux transféminismes peuvent donc surprendre. Mais ce serait vite oublier les principes de libre signification féministe, trans et de fluidité *queer* qui mettent en doute la fixité du lien entre les signifiants et leur référent. Si l'objectif de cette partie n'est donc pas de dé-finir les transféminismes tout juste émergents, des problématiques communes aux chapitres peuvent avoir présidé et justifié *a posteriori* la composition de cette partie et l'attribution d'un tel titre. Ce sont donc ces problématiques mêmes que nous voulons restituer, afin de montrer en quoi les transféminismes sont un projet oxymorique d'alliances qui entendent dépasser des antagonismes incorporés.

La jonction des notions trans et féminismes ne va en effet pas de soi tant les auteur·e·s différencient les personnes trans et les « féministes – particulièrement celles/ceux qui embrassent l'essentialisme de genre », précise Serano (p. 231). Plus qu'une différenciation, ce sont des oppositions de mouvements sociaux (p. 202), voire des exclusions unilatérales qui sont évoquées dans plusieurs chapitres, comme l'interdiction faite aux femmes trans de participer au *Michigan Womyn's Music Festival* (MWMF) – organisé par et pour les « femmes nées femmes » [*womyn-born-womyn*] (p. 232) –, ou le refus adressé à une femme trans désireuse

de devenir bénévole d'un centre d'aide aux femmes victimes de violences conjugales. Pris en exemple par l'universitaire canadienne Viviane Namaste et l'historienne Georgia Sitara (chap. 17), ce rejet vécu par Kimberly Nixon à Vancouver s'est prolongé dans un procès en deux temps. D'abord remporté par celle-ci au motif d'une « discrimination », le jugement fut cassé en sa défaveur au prétexte d'une « distinction » faite par la direction du centre entre les femmes victimes et elle-même. Quels arguments sous-jacents expliquent ce revirement ? Et plus largement, sur quels enjeux les personnes trans et féministes se divisent-elles ? Principal indice : si dans la plupart des chapitres les personnes trans s'énoncent en tant que femmes, leurs auteur·e·s laissent entendre que les féministes dont ils et elles parlent sont des femmes « cisgenres ».

Définie par la biologiste Dana Leland Defosse, la catégorie « cis » – qui a donné « cisgenre » – signifie « de la même molécule » ou « dans la même direction », en opposition à « trans », « cross », et toute autre expression d'instabilité. En retraçant la généalogie du terme, Enke (chap. 19) montre qu'utiliser ce préfixe a permis d'abord de dénoncer un privilège – ce qui en fit un concept éminemment féministe (Koyama 2002) –, puis de décentrer l'attention de ce qui était identifié comme une norme, pour enfin ne faire de celle-ci qu'une « alternative ». Depuis, « cis » lui semble problématique pour deux raisons. Premièrement, il consolide son privilège, l'idée que « “femmes” et “hommes” [sont des] catégories auto-évidentes » (p. 235). Deuxièmement, en tant que catégorie prétendument neutre, insultante ou bien utile pour qualifier des allié·e·s, « ses effets sont inextricablement associés à la transphobie » (p. 239).

Ainsi, considérées par les féministes au travers d'un *cisgender gaze* excluant, les femmes trans sont perpétuellement renvoyées à leur sexe assigné à la naissance. Kimberly Nixon par exemple, fut écartée du *Rape Relief* de Vancouver sous prétexte que le centre « distingue » les femmes des personnes dotées d'un pénis, dont certaines femmes trans associées aux hommes (coupables – potentiel·le·s – de violence). Plus loin, Serano (chap. 18) montre dans une partie de son chapitre comment des femmes trans représentent dans plusieurs films et *talk-shows* deux figures « destinées à valider la croyance populaire que les femmes trans sont vraiment des hommes » (p. 228) : la « transsexuelle décevante » (ou « escroqueuse ») d'une part, caractérisée par une féminité sophistiquée mais faillible, et la « transsexuelle pathétique » d'autre part, dont la performance de genre est source de ridicule. De même, les organisatrices du MWMF avertissent que « les expressions de masculinité ne sont pas tolérées » (p. 232) au Festival, bien que des représentations *drag kings* y aient lieu. Même s'ils sont plus rares, il est aussi question d'hommes trans dans cette partie consacrée aux transféminismes. Le récit du devenir homme blanc de l'universitaire canadien Bobby Jean Noble (chap. 20), s'adresse de manière critique à celles et ceux pour qui le sujet « trans n'est pas une question féministe » (p. 249). En racontant son double parcours de lesbienne à homme par le biais d'un « greffage » plutôt que d'une transition (p. 253), et de presque-blanc [*off-White*] de classe populaire à blanc de classe moyenne, il montre que les expériences trans aident à penser ensemble le genre, la classe et la race. Dans ce même sens, Namaste, Sitara et Enke promeuvent explicitement une perspective intersectionnelle.

Si les hommes trans sont souvent ignorés par les féministes et que les femmes trans sont constamment renvoyées à leur présumé « vrai sexe » (anatomique), l'activiste Janice Raymond (1979) considère de manière plus insidieuse encore que ces dernières incarnent très bien « la féminité », ce « produit dérivé artificiel de la société patriarcale » (p. 232). En effet, les féministes acquises à « l'essentialisme de genre croient que les femmes trans encouragent le sexisme en mimant des attitudes patriarcales au sujet de la féminité, ou que nous [femmes trans] objectifions les femmes en essayant de posséder des corps féminins [*female*] en façonnant les nôtres » (p. 231). En d'autres termes, même sans être des hommes les femmes

trans contribueraient au patriarcat en voulant être « jolies, bien apprêtées, etc. » (p. 226). Serano (chap. 18) s'attaque donc au présupposé selon lequel les femmes trans s'efforcent d'incarner les normes de féminité *straight*, et ainsi valider de gré ou de force une sorte de « fascination de la "féminisation" » (p. 229). Affirmant que certaines femmes trans refusent ces critères, l'auteure montre que toutes cependant restent interdites d'être de « vraies femmes » tant que « la biologie est la destinée » (p. 233). Mais si des femmes trans luttent contre la féminité normative, ce n'est pas pour autant qu'elles sont rejointes et acceptées par toutes les féministes.

Certaines féministes n'hésitent pas à le faire pourtant, notamment celles « des années 1980 et 1990 » d'après Serano, et c'est sur l'intérêt des alliances trans et féministes que plusieurs auteur-e-s se retrouvent. Cressida Heyes (chap. 16), philosophe féministe et « femme non-trans », s'attache à résoudre cette division entre les féministes et les personnes trans, depuis l'émergence de la théorie *queer*. Si elle n'explique pas quel rôle cette dernière a eu dans l'affrontement des protagonistes, elle engage les féministes à développer une éthique de transformation de soi qui tienne compte de leur responsabilité individuelle envers les autres. Cette éthique permettrait non seulement d'enrailler le discours pathologisant de certaines féministes à l'égard des personnes trans, mais aussi de prendre conscience d'une commensurabilité de l'attention que les femmes accordent à leur corps, de « voir les traitements hormonaux et la chirurgie de réassignation de sexe comme des pratiques sur un continuum d'autres interventions dans lequel nous sommes toutes impliquées » (p. 210).

Considérant ainsi que toutes les femmes sont prises dans un « discours d'autoamélioration corporelle » pour Heyes (p. 210), que « [l]a chose que toutes les femmes partagent est que nous sommes toutes *perçues* comme des femmes et traitées de manière afférente » pour Serano (p. 233), ou que « le sexisme et la misogynie particulièrement, pathologisent tout le monde sur le spectre féminin » pour Enke (p. 238), l'ensemble des auteur-e-s – trans et cis – réuni-e-s dans cette partie invitent de leur vœux à une solidarité trans-féministe, active « dans le développement de conceptions et pratiques de justice vraiment inclusives » (p. 223) contre les disciplines patriarcales, au-delà des « différentes significations que nous accordons aux corps des un-e-s et des autres » (p. 233). Et ce n'est sans doute là qu'un aperçu de ce que pourrait signifier « transféminismes » dans cet ouvrage.

## Bibliographie

KOYAMA Emi, « Cissexual / Cisgender, decentralizing the dominant group », 2002, [En ligne] URL : <http://eminism.org/interchange/2002/20020607-wmstl.html>

RAYMOND Janice, *The Transsexual Empire : The Making of the She-male*, Boston, Beacon Press, 1979.

STRYKER Susan, WHITTLE Stephen (dir.), *The Transgender Studies Reader*, New York, Londres, Routledge, 2006.



## Pour citer cet article

ROUCOUX Guillaume, « Susan STRYKER et Aren Z. AIZURA (dir.), *The Transgender Studies Reader 2*, New York, Londres, Routledge, 2013 » , *Comment S'en Sortir ?*, n° 2, automne 2015, p. 137-140.